# ADRESSE

## A MONSEIGNEUR

## LE COMTE DE MIRABEAU,

Député des Communes à l'Assemblée Nationale.

# ADRESSE

## A MONSEIGNEUR

## LE COMTE DE MIRABEAU,

Député des Communes à l'Assemblée Nationale (*).

MONSEIGNEUR,

LES maîtres perruquiers de France,
Au nombre de vingt mille & plus,
Possédants charges de finance,
Comme gens de haute importance;
Présidents, conseillers, élus,
Viennent, remplis de confiance,

(*) M. le comte de Mirabeau est toujours le mieux frisé de toute l'assemblée.

A votre bénigne excellence,
Se plaindre d'un nouvel abus.

D'un diſtrict de la capitale,
Les membres par trop généreux,
A la diete nationale
Offrent d'envoyer leurs cheveux;
Ils engagent les patriotes
A ſe tondre en freres ſervans,
Et veulent que, comme au vieux tems,
Les chauves portent des calottes;
Qu'enfin chacun de ſes deniers
Faſſe un hommage à la patrie
De ce qu'il donne aux perruquiers.
Voyez quel effort de génie!
Ainſi pour calmer les rentiers,
On veut, détruiſant l'induſtrie,
Anéantir nos atteliers.

Déja les ſuperbes perruques
Dont l'éclat étoit ſi pompeux,
Reſte d'un règne faſtueux,
Ne couvrent plus nos vieilles nuques;
Et les têtes les plus caduques,
Font gloire de quatre cheveux.

Depuis cette mode traîtreſſe,
Notre art tombe avec ſes ſoutiens ;
Adieu la coëffe ! adieu la treſſe !
Et la pratique des doyens !
Las ! pour écarter la détreſſe
Qu'il nous reſte peu de moyens !

Pour éviter le perſifflage,
Les importants d'un certain âge,
Quoique vieillis, toujours coquets,
Parfois nous donnent de l'ouvrage :
Les faux chignons, les faux toupets
Défraient encore le ménage.
Qu'on laiſſe échapper de nos mains
Ces ſurannés Alcibiades :
Qu'on nous ôte les médecins,
Les chirurgiens, dont les grades
Sont déſignés par nos boudins.
Seigneur, nous voilà capucins.

Jadis ſans ceſſe renaiſſante,
La mode rendoit libéral.
Des mortels la moitié charmante,
Avoit chez nous ſon tribunal.
Le hériſſon, l'oiſeau royal

Tour-à-tour fondoient notre rente ;
Aujourd'hui pour la plus brillante,
La mode est de n'en point avoir.
On consulte, non son miroir,
Mais l'arabesque ou des camées
Gravés du temps des Ptolémées
Qu'on imite dans son boudoir.

Avons-nous besoin de l'antique
Pour rajeunir la nation ?
S'il faut faire une motion,
Parlez-vous du code punique,
Ou des fastes de Clodion ?
Licurgue, Solon, & tant d'autres,
Les avez-vous jamais cités ?
Ouvrez les actes des apôtres,
Qui trouvez-vous ? des vérités.
Aux gens salariés pour croire
Vous abandonnez de l'histoire
La profonde érudition ;
Pour la régénération
Dont vous flattez votre auditoire,
Vive l'imagination !
Son vol hardi mene à la gloire
Et commande l'attention :

C'eſt ſon feu brillant qui vous touche ;
Comme il touche monſieur l'Eſprit ( * ) :
Elle éclate dans votre bouche ,
Et notre corps vous applaudit.

Retournons à l'abus énorme
Que nous venons vous dénoncer,
Monſeigneur, pour cette réforme,
Qui rendroit votre chef difforme,
On ne la verra point paſſer.
De vos décrets toujours ſi graves,
Elle atterre l'autorité ;
Vous avez rompu nos entraves ,
L'homme a pour lui ſa volonté.
Uſons donc de la liberté,
Mais ne ſoyons pas ſes eſclaves.
De vos clubs du Palais - Royal,
Quoi ! vous verriez les coryphées,
Héros à têtes échauffées
Du feu brûlant de Juvenal
Perdre le goût national ?

---

( * ) Fameux perruquier de Paris , ſous Monſieur de Machault.

Vous verriez ces forts de génie
En chapeaux ronds, en cheveux gras,
Prendre le ton groſſier & bas
De nos Friports de comédie ?
Tandis qu'il nous vient tous les jours
Des abbés friſés en amour,
Portant cocarde roſe & bleue,
Pleurer pour avoir une queue.

De ce diſtrict pariſien
Le vœu contre la chevelure
Tombera, notre corps en jure
Par votre chef Éolien, & ſon élégante coëffure.
Que vous feriez belle figure,
Pendant cette légiſlature,
Peigné comme Quintilien !
Non, vrai miracle de friſure,
Non, grand homme, il n'en ſera rien :
Faites tête à toute entrepriſe,
Craignez quelque cerveau fêlé ;
Souvenez - vous que par ſurpriſe,
Et ſans en être interpellé,
Déja vous fûtes débouclé :
Gardez que l'on ne vous défriſe.
Dans votre entier conſervez - vous ;

De vos hauts faits, de vos grands coups;
Que le triomphe ſoit durable ;
Et malgré l'appel des jaloux,
Soyez toujours inviolable.

Ce conſidéré, Monſeigneur;
Il plaiſe à votre foudroyance
De tonner avec éloquence
Contre ce projet deſtructeur.
Ah ! ſi ſelon notre eſpérance,
Par vous nos droits ſont défendus;
Bientôt il ſortira d'emblée,
De l'auguſte & ſage aſſemblée,
Un décret contre les tondus.

# CHANSON

FAITE il y a ſeize ans, par un homme très-connu, & qui peut-être aura les graces de la nouveauté, & le mérite de l'à-propos.

Sur l'Air : *La bonne aventure, ô gué !*

VIVENT tous nos beaux eſprits
Encyclopédiſtes,
Du bonheur françois épris,
Grands économiſtes ;
Par leurs ſoins, au temps d'Adam
Nous reviendrons, c'eſt leur plan.
Momus les aſſiſte, ô gué !
Momus les aſſiſte.

Ils n'ont pas dans nos bouquins
Puiſé leur ſcience ;
En eux ces fiers paladins
Ont la preſcience ;
Les Colbert & les Sully
Nous paroiſſoient grands, mais fi ;
C'étoit ignorance, ô gué !
C'étoit ignorance.

On verra tous les états
Entr'eux ſe confondre ;
Les pauvres ſur leurs grabats
Ne plus ſe morfondre ;
Des biens on fera des lots
Qui rendront les gens égaux :
Le bel œuf à pondre, ô gué !
Le bel œuf à pondre.

Du même pas marcheront
Nobleſſe & roture ;
Les François retourneront
Au droit de nature.
Adieu parlements & lois,
Adieu ducs, princes & rois.
La bonne aventure, ô gué !
La bonne aventure.

Puis devenus vertueux,
Par philoſophie,
Les François auront des dieux
A leur fantaiſie.
Nous reverrons un Oignon,
A Jeſus damer le pion.
Ah ! quelle harmonie, ô gué !
Ah ! quelle harmonie !

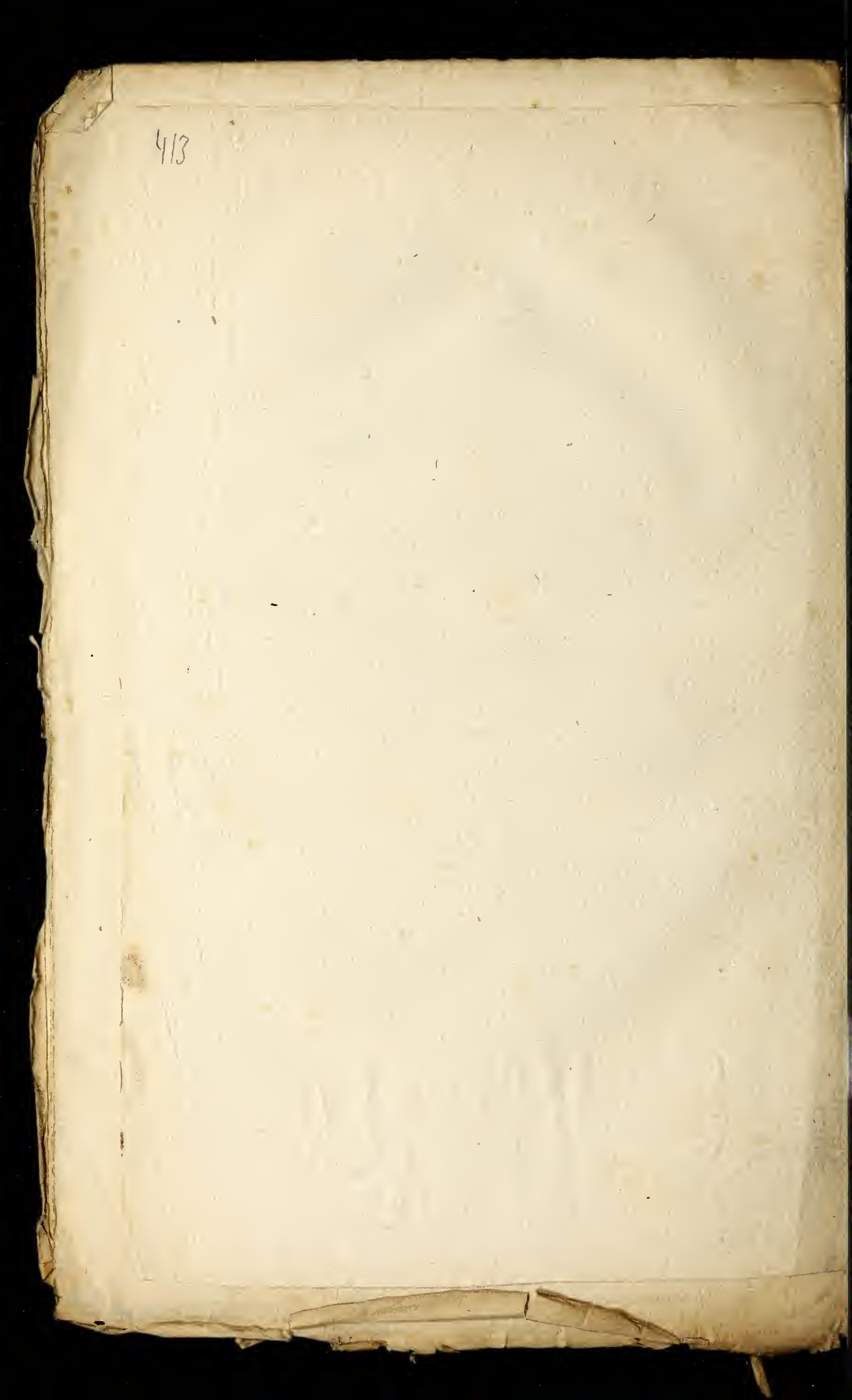
Alors amour, liberté,
Entre sœurs & freres;
Sacrement & parenté
Seront des chimeres.
Chaque pere imitera
Noé, quand il s'enivra;
Liberté pléniere, ô gué!
Liberté pléniere.

Plus de moines langoureux,
De plaintives nonnes,
Au lieu d'adreſſer aux cieux
Matines & nones.
On les verra tous joyeux
Danſer, abjurant leurs vœux;
Galante chaconne, ô gué!
Galante chaconne.

Graces aux innovations
De cette ſequelle;
La France des nations
Sera le modele;
Et cet honneur nous devrons
A T..... & compagnons.
Beſogne immortelle, ô gué!
Beſogne immortelle.

A qui devrons-nous le plus ?
　　C'eſt à notre maître,
Qui ſe croyant un abus,
　　Ne voudra plus l'être.
Oh ! qu'il faut aimer le bien,
Pour de roi n'être plus rien ;
J'enverrois tout paître, ô gué !
　　J'enverrois tout paître.

*F I N.*


413